

Le scarabée magique, de Michel GIRIN

Les porteurs de briques (texte 1)

Rajeev ressentait la douleur dans tout son corps. Il avait faim. Les sangles de la hotte à briques meurtrissaient ses épaules.

Il n'en était pourtant qu'à son quinzième voyage ! Il en devait vingt au patron pour payer la location de la hotte et son repas.

Les voyages suivants lui seraient payés une demi-roupie chacun.

Les bons jours, il gagnait dix roupies, la valeur d'une livre de farine.

Sa hotte avait glissé. Il s'arrêta et la rétablit d'un coup d'épaule.

Puis il reprit sa marche, courbé sous son chargement. Devant lui, Noureen, un petit de son village, avançait en titubant. Noureen ne travaillait que depuis deux mois et il avait du mal à tenir la cadence.

— Planche ! cria Noureen.

En toute fin de trajet, les enfants déposaient leur chargement sur le grand plateau d'un camion. Ils y montaient par une planche étroite et branlante. Devant cet obstacle, chaque porteur avertissait le suivant.

Noureen s'engagea très vite sur la planche. Trop vite.

Il fit un faux pas et tomba, frôlant Rajeev.

Tomber était une faute. Ceux qui suivaient n'avaient pas le droit d'aider leur camarade, car il ne fallait pas perdre de temps.

Rajeev avait tout juste huit ans, mais il travaillait à la briqueterie depuis dix mois. Les planches les plus branlantes n'avaient pas de secret pour lui. Il monta en huit pas rapides.

Sur le camion, un homme vida sa hotte. Rajeev lui donna son nom et l'homme ajouta une barre sur son compte.

La briqueterie (texte 2)

Rajeev jeta un rapide coup d'œil autour de lui avant de descendre du camion.

La briqueterie était un monde bien différent de son village.

Chez lui, autour des maisons, il n'y avait que des champs pelés où ses parents travaillaient dur pour survivre.

La terre était riche mais l'eau manquait. Deux années sur trois, les pluies de la mousson arrivaient trop tard dans ce coin perdu du Gujarat indien et les plants se desséchaient.

Il aurait fallu arroser comme le faisaient les riches propriétaires. Acheter de l'eau ou faire venir un sourcier et creuser un puits. Mais avec quel argent ?

A la briqueterie, il n'y avait pas de problème d'eau. Chaque jour, des camions-citernes apportaient des tonnes d'eau claire pompée d'une nappe souterraine.

On la versait sur la glaise que des femmes piétinaient dans des bacs pour faire une pâte fluide. Puis des hommes coulaient cette pâte dans des moules à briques.

Maître Bulawaran, le propriétaire de la briqueterie, avait installé une douche en plein air pour les camionneurs et un lavoir à linge pour les femmes.

Il faisait payer deux roupies la douche et une roupie par panier de linge.

L'eau usée s'écoulait dans des rigoles avant de disparaître dans la terre assoiffée. Cette eau-là était gratuite et des filles de paysans venaient en remplir des bassines.

Noureen (texte 3)

Rajeev vit sa sœur, Shiva, attendant son tour au milieu des filles. Il lui fit un signe de la main, sauta du camion et s'approcha de Noureen. Assis par terre, le petit tenait sa cheville droite à deux mains, le visage crispé de douleur.

— J'ai mal ! gémissait-il. J'ai mal !

Rajeev hésita. S'il aidait Noureen, il perdrait son tour, retardant le moment de gagner sa première demi-roupie. Mais il fallait bien que quelqu'un se dévoue.

Il se pencha, prit le petit sous les bras et le releva.

En posant son pied droit par terre, Noureen ne put s'empêcher de pousser un cri de douleur.

— Elle est cassée ! dit-il en montrant sa cheville. Elle est cassée !

Rajeev aida Noureen à s'asseoir sur un muret et lui dit :

— Reste là, je reviens.

Il regagna en courant la file des enfants qui allaient chercher de nouveaux chargements de briques. Lorsqu'il passa à la hauteur de maître Bulawaran, il l'informa de la blessure de Noureen.

— Je m'occuperai de lui à la pause, répondit l'homme. Toi, attends un tour ici.

Rajeev obéit. Il connaissait la règle. Celui qui quittait sa place dans la file devait attendre un tour entier pour la reprendre. Quelle qu'en soit la raison. Autant en profiter, pensa-t-il. Il posa sa hotte, alla voir sa sœur et lui demanda de prévenir la mère de Noureen. Puis il revint à toute allure pour reprendre sa place dans la file.

Au point de chargement, des mains déposèrent dans sa hotte quatre briques puis quatre autres et quatre encore.

Les sangles lui scièrent les épaules. Rajeev serra les dents et entama son seizième voyage.

Un trésor vivant (texte 4)

Son vingtième voyage achevé, Rajeev s'arrêta pour manger. Le ventre à peu près calé par un curry avalé à la hâte, il rejoignit la file des porteurs de briques. Selon la règle, il annonça à maître Bulawaran son objectif de l'après-midi :

— Huit roupies.

« Huit belles roupies pour seize voyages » pensa-t-il.

Rajeev savait un peu lire, écrire et compter. Il aimait apprendre et pour rien au monde n'aurait manqué l'école du soir. Mais il s'y endormait souvent car il était épuisé de sa journée de travail.

Il monta une fois de plus sur le camion, fut débarrassé de son chargement et sauta sans voir un petit caillou pointu sur le sol. Une douleur vive lui vrilla le talon gauche quand il atterrit par terre. Il tomba à genoux en retenant un cri.

Sa tête faillit cogner la roue arrière du camion.

Un éclat brillant attira son regard. Une écaille vert vif, de la taille d'une amande, était incrustée dans la boue séchée près de la roue. L'extrémité de l'écaille bougea doucement, laissant apparaître une tête cuirassée, dotée de deux petits yeux noirs mobiles et d'une seule antenne.

Rajeev n'en croyait pas ses yeux.

Il s'agissait d'un scarabée vert ! Un chercheur d'eau !

Celui qui possédait un tel insecte était certain de n'avoir plus jamais faim ! Il lui suffisait de se faire sourcier. Car un scarabée vert savait trouver l'eau à plusieurs mètres sous terre.

Dès qu'il l'avait flairée, il commençait à creuser avec ses pattes antérieures en forme de pelle. Il creusait jour et nuit s'il le fallait.

Le sourcier attachait un long fil de soie à l'une des pattes de son scarabée chercheur d'eau. Quand le fil cessait enfin de s'enfoncer, il mesurait la longueur déroulée et annonçait aux paysans :

— L'eau est là. A trois mètres environ. Vous pouvez creuser.

Puis, une fois que son scarabée avait bien bu, le sourcier tirait doucement sur le fil pour le remonter.

Alors les hommes creusaient et trouvaient l'eau. Ils étaient heureux.

Leurs récoltes ne se dessécheraient plus. Et le sourcier repartait avec une belle liasse de roupies dans le pli de son dhoti.

Le scarabée vert (texte 5)

Extrêmement rares, les scarabées verts valaient leur poids en pierres précieuses. Rajeev eut soudain une idée : il allait dégager l'insecte de sa gangue de glaise, le laver et le sauver. Il se débarrassa de sa hotte et courut jusqu'au petit groupe des porteuses d'eau.

— Shiva, vite ! lança-t-il à sa sœur. Donne-moi l'épingle qui retient tes cheveux !

— Pour quoi faire ? lui demanda Shiva, méfiante.

— Je n'ai pas le temps de te l'expliquer, répondit Rajeev. Vite, donne !

— Pas question ! Tu vas la casser.

Les filles se moquèrent de Rajeev. Que voulait-il faire avec une épingle à cheveux ? Un hameçon pour la pêche ? En cette saison, tous les lacs étaient à sec !

Le garçon bouillait d'impatience. A tout moment, quelqu'un pouvait découvrir son scarabée vert.

Une voix l'appela. Il se retourna. Hamda, la sœur de Noureen, la plus moqueuse des filles du village, tendait vers lui sa main fermée. Rajeev soupira. Qu'avait-elle inventé pour le ridiculiser ?

Mais Hamda ouvrit la main, laissant apparaître une grosse épingle à cheveux.

— Merci d'avoir aidé Noureen, lui dit-elle gentiment.

Rajeev saisit l'épingle et fila à toute vitesse jusqu'au camion.

Avec l'épingle, il creusa doucement autour du scarabée vert. Il libéra ainsi un petit bloc de terre qu'il trempa dans une flaque d'eau, en prenant bien garde de laisser la tête de l'insecte à la surface.

Sous ses doigts, la terre se transforma peu à peu dans l'eau.

Tout à coup, un léger frôlement lui chatouilla le pouce. L'insecte avait bougé ! Rajeev frissonna.

Le chercheur d'eau vivrait ! Il avait un véritable trésor entre les mains...

Tout à son délicat travail, il ne vit pas deux garçons plus âgés s'approcher de lui.

Les voleurs (texte 6)

Les deux garçons soulevèrent Rajeev de terre et le basculèrent dans le bac à glaise voisin.

— Ce que tu caches entre tes doigts nous appartient, d'accord ? lui souffla une voix menaçante.

Une main se posa sur sa tête et lui enfonça la joue dans la glaise.

— Réponds ou on te fait manger de la terre.

— J'essayais d'attraper un papillon d'argent mais il s'est envolé.

Les femmes riches étaient prêtes à payer jusqu'à une roupie les ailes séchées de ces papillons, car leurs minuscules écailles argentées donnaient un fard à paupières au brillant incomparable.

— On ne te croit pas, ouvre ta main !

— Donne ce que tu caches !

Mais Rajeev ne voulait pas lâcher son trésor. La main appuya plus fort sur sa tête. Il ferma la bouche pour ne pas avaler de glaise.

— Que faites-vous là au lieu de travailler ? cria soudain un homme furieux.

En reconnaissant la voix sévère de maître Bulawaran, les deux garçons lâchèrent Rajeev et s'enfuirent en courant. Le propriétaire de la briqueterie se pencha vers Rajeev.

— Montre-moi ce que tu tiens dans la main, ordonna-t-il.

Rajeev ne pouvait qu'obéir. Il se releva et, sans regarder l'homme, il desserra les doigts.

— Ici, tout est à moi, déclara sèchement maître Bulawaran.

La mort dans l'âme, Rajeev déposa son scarabée vert dans la grande main tendue. L'insecte était maculé de boue, les pattes repliées, immobile.

— Un chercheur d'eau ! s'exclama maître Bulawaran. Mais il est mort... Tu avais une fortune dans la main et tu l'as détruite !

Avec colère, il jeta le scarabée aux pieds de Rajeev qui répondit :

— Je n'y suis pour rien ! Tout ça, c'est la faute de ces deux garçons qui m'ont attaqué.

— Tu n'avais qu'à appeler au secours ! Je ne veux plus te voir ! Rends ta hotte et disparais d'ici !

Rajeev baissa la tête. C'était trop injuste ! Et tenter de se défendre ne servirait à rien. Il ramassa sa hotte et la tendit à maître Bulawaran. L'homme la prit et tourna les talons sans un mot.

A travers ses larmes, Rajeev vit le scarabée mort à ses pieds. Il le recueillit dans sa main avec un soupir et quitta la briqueterie.

Il n'avait plus rien : ni trésor ni travail.

Qu'allait-il devenir ?

Le sourcier des collines (texte 7)

Près de son village, Rajeev s'arrêta un instant. Comment annoncer la catastrophe à ses parents ?

Mais peut-être étaient-ils déjà au courant de son renvoi ? Les mauvaises nouvelles circulent si vite dans la campagne indienne !

Il ouvrit la main. Les pattes du scarabée étaient recroquevillées, son vert était terne. Tout à coup, le ventre de l'insecte sembla gonfler légèrement. Rajeev regarda de plus près.

Un orifice s'ouvrit et une minuscule boule vert émeraude en sortit lentement. Une autre suivit... puis une autre encore. Elles furent bientôt six : le scarabée utilisait ses dernières forces pour pondre des œufs !

Rajeev courut jusque chez lui. Ses parents l'y attendaient, le visage sévère. On l'avait vu se faire chasser et la triste nouvelle l'avait précédé.

Rajeev leur raconta qu'il avait trouvé un scarabée vert et ouvrit les mains sur son trésor. Malheureusement, ses parents ne savaient que faire des œufs minuscules du scarabée.

Alors Rajeev alla voir le sâdhu, un sage qui vivait en ermite dans les collines désolées, non loin du village.

Le sage déclara :

— Nourris les petits de l'insecte comme les dieux te le conseilleront !

Mais Rajeev eut beau écouter de toute sa foi, il n'entendit aucun conseil des dieux. Il finit par s'endormir, après avoir posé les œufs sur une feuille de mûrier. A l'aube, quatre œufs avaient donné naissance à de minuscules larves vertes tandis que deux autres s'étaient ternis.

Pendant un long moment, Rajeev les regarda.

— Peut-être faut-il leur proposer plusieurs sortes de feuilles, observa Hamda qui était venue voir Rajeev.

Il approuva. Ils posèrent près des larves des feuilles de menthe, d'eucalyptus et de thé à peine écloses.

Les larves dévorèrent les feuilles de thé. Elles grossirent vite et, une semaine plus tard, elles se métamorphosèrent en scarabées miniatures.

Quelques jours après, à l'aube, une troupe de policiers envahit le village. Maître Bulawaran accusait un enfant de lui avoir volé une colonie de scarabées verts.

Mais les policiers ne trouvèrent ni Rajeev ni les scarabées : le garçon, prévenu de leur arrivée, était parti.

Nul ne put dire où était Rajeev.

Les policiers le cherchèrent dans les collines environnantes. Ne le trouvant pas, ils abandonnèrent leurs recherches.

Personne ne vit plus Rajeev au village. Mais, au fil des mois, plusieurs puits apparurent dans les alentours. Les récoltes s'épanouirent. Les sourires s'installèrent sur les visages. Les roupies tintèrent dans les poches .

Épilogue (texte 8)

Rajeev est maintenant connu dans la région comme le sourcier des collines désolées.

Quand un paysan du village a besoin de creuser un puits, Shiva part dans les collines afin de prévenir son frère.

Beaucoup ont essayé de la suivre.

Mais elle passe par des chemins si tortueux que personne n'y est jamais parvenu, sauf Hamda, la sœur de Noureen.

Hamda va souvent dans les collines.

Pour consulter le sâdhu, disent ses parents.

Mais certains villageois prétendent que les offrandes qu'elle transporte sont moins pour le vieux sage que pour le jeune sourcier qui élève des scarabées verts.